

LES INDOCHINOIS au Pont-de-Monvert (Lozère) dans les années 40

Par Simone CROS-ALLIER

Le 25 septembre 1939, alors que la Deuxième Guerre mondiale vient d'éclater, ordre est donné de « lever immédiatement des contingents d'ouvriers » en Indochine, colonie française, pour les diriger vers la métropole. Près de 20 000 furent recrutés, essentiellement des ruraux généralement illettrés, originaires de Cochinchine (1 800), du Tonkin (6 900) et d'Annam pour plus de la moitié d'entre eux. Un quotidien local publiait à l'époque cette annonce : « *On recrute des jeunes parlant français afin d'accompagner des ouvriers indochinois dans les usines et les ateliers en remplacement des Français mobilisés sur le front.* »

S'il y eut des volontaires parmi les plus instruits, la plupart de ces garçons furent réquisitionnés en fonction de divers critères, dont la situation familiale ou l'état de santé.

Dirigés vers diverses régions de France, ils furent présents en Camargue sur les rizières qu'ils contribuèrent à créer. « *Plusieurs milliers [...] ont [aussi] été mis à disposition d'entreprises de coupe et de carbonisation du bois dans les forêts de l'Aveyron, des Cévennes, du Ventoux, des monts de Provence, de la Drôme et des Alpes-Maritimes.* »¹ Tous étaient censés recevoir un salaire dont une partie constituerait un pécule qui devait être versé au moment de leur retour.

Du Pont à l'Altefage

En 1942, une petite centaine d'Annamites fut dirigée sur le Pont-de-Monvert. Ils allaient travailler comme bûcherons dans le massif du Bougès sur la forêt privée dénommée *l'Altefage*. D'abord logés au quartier du *Chambon*, sur le site du camping actuel et de la gendarmerie, ils occupèrent des baraquements qui avaient été construits en prévision de l'arrivée éventuelle de réfugiés.

¹ Pierre DAUM : *Immigrés de force*, Solin/Actes Sud.



René se souvient ici des garçons redescendant au village après leur journée, une bûche sur l'épaule : ce bois allait servir de combustible pour la préparation des repas.

Bientôt, les responsables du camp décidèrent de faire procéder à l'installation de baraques au pied de l'Altefage, près du lieu d'exploitation de la forêt.



Paul CHAPELLE, une vingtaine d'années à l'époque, participa à leur construction avec Robert PELATAN qui l'avait embauché. Quelques Annamites avaient été désignés comme manœuvres ; pas très motivés selon lui. Deux bâtiments furent ainsi mis en place à la lisière du bois : dès lors, ces bûcherons auraient leur cantine et leur dortoir sur place.

Dans la forêt, sur cette coupe qui avait été achetée au comte de LAUBESPIN par un marchand de bois, il fallait un contremaître, quelqu'un qui sache « prendre le travail ». Léonce GUIN, le père de Fernand le garagiste, s'acquitta de cette tâche.

Le gazogène

Ce mot ne parle plus à grand monde aujourd'hui. Il ramène immanquablement aux années de guerre et d'occupation. En ces temps de restrictions et de pénurie, l'essence et le gasoil faisaient défaut. Il fallut trouver un produit de substitution afin de fournir aux camions, aux autobus et même aux voitures un nouveau carburant. Dès lors, on parla de véhicules équipés de gazogène et cela dura pendant les hostilités et au-delà.

Au départ, le terme de « gazogène » désigne un appareil destiné à produire un gaz par combustion incomplète du bois ou du charbon de bois. Il semble que le premier, réduit en lamelles de quelques centimètres ait donné de meilleurs résultats que le second et l'ait finalement supplanté.

Sur l'Altefage, il n'y eut pas de charbonnières du temps des Annamites mais seulement plus tard. En 1942, le bois était transporté à Génolhac, directement après exploitation.

L'Hermet n'était pas loin

Le bas de l'Altefage, la parcelle de *Prat de Bletch, Fialouse...* et déjà le village est en vue ! Nous en vîmes passer certains, pressés de découvrir le lieu et ses habitants, quelques-uns de ces Français disséminés ici ou là dans leurs montagnes.

Repérant le petit ruisseau, l'un ou l'autre saisit l'opportunité : pêcher des truites à la main, les accrocher à une petite branche de vergne et les

proposer aux autochtones. C'était une occasion offerte de se faire un peu d'argent, comme aussi de tenter de vendre une montre proposée à petit prix.

Dans leur cantonnement, à l'heure des repas, la soupe était maigre, parfois. On en parlait ici. Lucien répéta plus tard encore cette phrase : « *“Il” les fait crever de faim !* » “Il”, c'était celui qui, responsable de l'intendance, détournait, semble-t-il, l'argent alloué ou les denrées livrées à leur intention. Nous croyons nous souvenir que cet homme peu scrupuleux fut dénoncé et démis de ses fonctions.

Le temps de la débrouille

Ainsi, il arriva qu'un de ces jeunes gens vienne quémander de l'ouvrage à la ferme : du travail contre de la nourriture, tout simplement. Le garçon arrivait l'après-midi pour nettoyer l'étable et sortir le fumier. Il ôtait ses sandales et travaillait pieds nus dans la bouse et le purin. Puis il filait à la fontaine toute proche et se lavait avec soin devant le petit bassin de pierre. Il revenait à la maison, s'asseyait à table : devant lui beurre, saucisson, fromage de chèvre et une miche de pain de seigle. Il mangeait de bon appétit. Il était heureux. Sans doute revint-il plusieurs fois. Il veillait à ce que tout se déroule dans la plus grande discrétion. Craignant d'être surpris par un de ses compatriotes, il demanda qu'on ferme le portail de la cour afin de rester à l'abri des regards. Parenthèse émouvante à une époque où la sympathie n'allait pas de soi, en ces années sombres de la guerre.

L'été s'éloignait, l'automne était là et l'on arrachait les pommes de terre. C'était au champ des *Cartades* à Chanteloup, là-haut sur le plateau. Arthur s'y employait, aidé d'Abel, son voisin du *lieu-bas*. Et voici qu'un Annamite, passant par-là, s'approche d'eux. Lui aussi voulait travailler. Marché conclu ! En fin d'après-midi, il repartirait avec un grand panier de pommes de terre... qu'il rapporterait vide le lendemain. Cette rencontre fut l'occasion d'un échange plutôt plaisant. Sachant que les Indochinois étaient généralement de petite taille, Abel – qui lui-même n'était pas très grand – apostropha en souriant le jeune homme : « *Hé, vous les Annamites, vous êtes petits... Hé, vous êtes pas grands dans votre pays !* » Piqué au vif, l'intéressé rétorqua : « *Et toi, pourquoi t'es pas comme lui ? Hé, pourquoi ?* » insista-t-il en désignant Arthur à quelques mètres de lui. Ses yeux vifs et malicieux éclairaient maintenant son visage. Son interlocuteur rappela plus tard, ses

enfants s'en souviennent, que de leur côté les Indochinois avaient été surpris de découvrir des Français généralement grands et forts, à leurs yeux. Ainsi, leur miroir d'étrangers leur renvoyait une image de métropolitains largement méconnue jusqu'alors.

Enquête sur une courroie disparue

La vie suivait son cours en cette année 1942 quand un jour les gendarmes du Pont-de-Montvert montèrent à L'Hermet pour une tournée ordinaire. Rencontrant Victor, ils apprennent qu'un menu larcin a été commis la veille sous un appentis où il a l'habitude de ranger son char et son joug. En effet, il manque environ 80 cm de courroie à l'une des *juscles*, ces longues lanières de cuir noir qui servent à fixer le joug sur la tête des bœufs de travail.

« *Tout va bien ? Rien à signaler ?* » demande l'un des hommes en tenue. Victor les informe de ce petit méfait. Ils observent, s'apprêtent à faire un constat quand le paysan déclare qu'il ne souhaite pas donner suite.

Cent mètres plus loin, alerté par un voisin, un autre cultivateur découvre un délit similaire : derrière le portail de sa cour, un morceau de courroie a également été découpé et emporté. Choqué, Cyprien décide, lui, de porter plainte ; poussé ou non par la maréchaussée qui est prête à diligenter l'enquête. Le voisin est requis comme témoin mais personne n'a vu l'auteur du délit. Serait-ce quelqu'un d'ici ? Impensable. En revanche, tout naturellement le soupçon se porte sur les Annamites qui parcourent souvent le village : la bande de cuir noir fixée à leurs semelles de bois les désigne d'emblée !

16 juin 1942 : rapport de gendarmerie

Les gendarmes VITAL Urbain et DUQUENNE Paul rencontrent Monsieur BONNET, 41 ans, commandant de la 50^{ème} Compagnie de travailleurs indochinois, actuellement au Pont-de-Montvert :

« *Presque tous les travailleurs portent des socques après leur arrivée du travail, déclare-t-il. Ces socques sont en bois et, au bout, il y a une lanière pour qu'elles adhèrent au pied. Ces travailleurs mettent parfois des vieux cuirs de souliers ou des morceaux de pneus.* »

Puis c'est au tour d'Emile SIGER, 29 ans, comptable de la 50^{ème} Compagnie, actuellement au Pont-de-Montvert :

« Par mon travail, je me rends assez souvent dans les cantonnements. J'ai remarqué que des Indochinois fabriquaient des socques, mais à aucun moment je n'ai constaté qu'ils employaient du cuir de la qualité que vous présentez. »

Une revue des socques est organisée au cantonnement des travailleurs indochinois. Les caisses personnelles sont elles aussi visitées. Mais les enquêteurs ne découvrent aucune trace de ces fameuses lanières de cuir disparues à L'Hermet.

*

Vraisemblablement, l'affaire en resta là

Côté sud

La ferme BONNET-MAZOYER était la mieux placée pour recevoir l'écho de ces bûcherons venus d'Asie. L'Altefage n'était guère qu'à une demi-heure de marche et le bétail pâturait souvent de ce côté. De plus, deux hommes – deux Européens – avaient pris pension là. L'un d'eux portait un nom étranger, un Polonais peut-être... Sans doute étaient-ils chargés d'encadrer les travailleurs indochinois.

Ici, les souvenirs ne manquent pas.

Les aînés de la famille, sept et six ans en 1942, rappellent ce jour où Rachel, leur mère, ayant jeté des épluchures de pommes de terre dans le pré, fut surprise de voir un jeune Annamite se précipiter pour les récupérer. Le cadet se souvient du fracas des troncs d'arbres tombant au sol après une descente vertigineuse tout au long de la pente aménagée à cet effet. Et un autre bruit, plutôt insolite, parvient encore à son oreille : celui de ce métal longuement mâchouillé par les vaches attirées sans doute par des traces de sel sur les boîtes de conserve abandonnées dans la décharge, à quelques mètres du cantonnement.

Mais la benjamine de la famille rapporte un souvenir d'une tout autre nature. Agée de trois ans à peine, elle fut alors l'héroïne involontaire d'une scène qui ne s'oublie pas. Ayant grimpé sur le rebord d'une fenêtre ouverte, elle allait basculer dans le vide à l'instant où passait un jeune Indochinois... qui la reçut dans ses bras in extremis ! *« Il m'a sauvé la vie ! »* dit-elle aujourd'hui avec émotion.

Côté nord

Histoire brève : là-bas sur l'autre versant, près du village de Racoules, on les voyait quelquefois passer, ces étrangers aux cheveux lisses et aux yeux bridés. Ils allaient et venaient à la recherche de pissenlits. Et l'on s'aperçut vite qu'ils les consommaient là, sur place, sans aucun accommodement.

Un paquet de « gris »

La scène se passe à Villefort. Le témoin raconte : je devais avoir 13 ans à l'époque, je m'en souviens comme si c'était hier. Un jeune Indochinois en quête de tabac se voit proposer un paquet de gris par un habitant du village. Une aubaine ! Il s'en saisit et s'éloigne. Mais à peine a-t-il fait quelques mètres qu'il découvre la supercherie : reconstitué avec soin, le paquet a tout simplement été rempli de débris de foin ! Stupéfaction et colère froide. Déterminé à se venger, le garçon revient sur ses pas, retrouve l'homme et lui plante son couteau dans le bras.

Ça m'avait marqué, dit le témoin.

Installés sur l'Altefage dans leurs cantonnements, ces petits hommes jaunes allaient laisser ici une trace qui ne s'effacerait pas de sitôt. Leurs silhouettes minces de jeunes gens portant chemisette et pantalon court, leurs claquettes à semelle de bois, leur marche rapide à travers champs : l'image resterait gravée dans les têtes. On les avait vus sur les chemins caillouteux, bravant ajoncs épineux, genêts ou bruyères ; allant pieds nus parfois pour économiser leurs socques qu'ils remettaient ensuite un peu plus loin.

Ils furent ici ces visiteurs inattendus que la Deuxième Guerre mondiale avait amenés jusqu'ici, si loin ; offrant aux gens du Mont Lozère ou du Bougès l'occasion de voir de près ces Asiatiques que seule une photo en noir et blanc de leur livre d'Histoire ou de Géographie leur avait révélés jusqu'alors.

Le retour

Avec l'arrêt des combats lié à la défaite française de juin 1940, la main d'œuvre indochinoise devait être rapatriée. Ce fut le cas pour 4 000 Vietnamiens. Puis la flotte britannique interdit les voies maritimes vers l'Extrême-Orient.

En 1945, à la Libération, 14 000 hommes attendaient de pouvoir retourner dans leur pays. Leur rapatriement s'échelonna sur plusieurs années et même si on observe une accélération du rythme des départs en 1948, les derniers quittèrent le sol français seulement en 1952.

Certains, un millier environ, avaient souhaité rester en métropole. Avec le livre du journaliste Pierre DAUM qui a enquêté au Viêt-Nam et en France, avec les cérémonies organisées à Arles en 2010 et tout récemment à Agde, l'histoire des travailleurs indochinois sort de l'oubli.

Références

Sources :

Immigrés de force, les travailleurs indochinois en France (1939-1952), Pierre DAUM, éditions Solin/Actes Sud, 2009.

Témoins : L'Hermet, Racoules, Le Pont-de-Montvert.

Procès-verbal de gendarmerie.

Photos :

Baraquements du Pont-de-Montvert : un groupe d'éclaireuses protestantes (Union chrétienne des jeunes filles) en vacances, en 1941. Crédit photo : Yvonne JOUBERT.

L'Altefage vu de L'Hermet, octobre 2006. Crédit photo : Yannick NAEYAERT.